CHAQUE PIÈCE, 20 CENTIMES.
2e ET 3e LIVRAISONS.

THÉÂTRE CONTEMPORAIN ILLUSTRÉ

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS,
RUE VIVIENNE, 2 BIS.



UNE

TEMPÊTE DANS UN VERRE D'EAU

COMÉDIE EN UN ACTE

PAR

M. LÉON GOZLAN

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE-HISTORIQUE, LE 18 DÉCEMBRE 1849.



DISTRIBUTION DE LA PIÈCE :

LUCIEN	M. E. PIERRON.
FLORIDE, sa femme	Mme REY.
Un DOMESTIQUE de l'hôtel	M. PAUL.

La scène se passe aux bains de Dieppe.

Salon élégant, terrasse au lointain, fond maritime; dans l'angle de gauche, une fenêtre; dans l'angle de droite, une cheminée garnie d'une pendule et de deux candélabres; porte praticable au fond donnant sur un perron. Au 1er plan, à gauche, un buffet; sur ce buffet, deux plats de fruits, cuillères, fourchettes et couteaux de service, un pain-couronne, un jambon anglais, un homard, un citron sur une assiette, quelques petits gâteaux, une bouteille de vin; à la face de gauche, une table avec nappe, deux couverts, deux serviettes, deux verres à patte; au milieu, une douzaine d'huîtres; à la face, un plat de crevettes; au lointain, un poulet garni de cresson, une carafe d'eau; au pied de la table, face au public, et à gauche, un seau ou glacier pouvant contenir deux bouteilles; une seule s'y trouve au lever du rideau; sur la chaise, à droite de la table, un nécessaire; au lointain, sous l'appui de la fenêtre, un coffre fermé; à côté, une chaise sur laquelle sont placés le chapeau et le châle de Floride; plus loin, sur une autre chaise, un carton à chapeau de dame; près de la porte du fond à gauche, un cordon de sonnette; un peu plus à la face, la malle remplie des effets de Floride; côté droit, sur un X, la malle de Lucien; elle est au regard de celle de Floride; au fond, une chaise sur laquelle est une petite malle en cuir; sur le coin de la cheminée, un étui à chapeau d'homme; des papiers, des journaux partout répandus sur la cheminée; dans l'angle, fourreau à parapluie; à l'extrême droite, un tabouret avec cartons de dentelles et bonnets; à la face, toujours à droite, un guéridon avec tapis, où sont posés un petit métier à tapisserie, un écrin, deux ombrelles, une marquise enveloppée et une brochure in-8o; sur la chaise près du guéridon, la bibliothèque de voyage, composée de huit petits volumes liés avec une faveur, trois paires de bottines sur les livres; désordre naturel aux apprêts d'un voyage.

SCÈNE I.

FLORIDE, *à la fenêtre, parlant au dehors.*

Encore une fois, soyez tranquille, mon cher oncle; si la lettre que vous attendez avec tant d'impatience arrive pendant votre promenade, je vous la ferai porter par Antoine... Antoine, commandez à la poste des chevaux pour onze heures... Nous partirons pour Forges aussitôt après le déjeuner de monsieur de Courberive... Si vous le rencontrez, dites-lui que je l'attends... Bonne promenade, mon oncle; ne manquez pas de nous rejoindre à Forges dès que vous aurez reçu la lettre que vous attendez!... Adieu, adieu!... (*Elle descend la scène.*) Ce cher et excellent oncle Fernand! quel malheur qu'il ne puisse pas partir aujourd'hui avec nous! mais cette grande communication politique dont il doit recevoir mystérieusement la confidence dans cette lettre qui depuis six mois n'arrive pas... Parce que mon oncle a conspiré une fois... il conspire toujours... c'est la santé pour lui.. Mais j'oublie que ma femme de chambre est partie pour Forges, où elle nous attend, et que je dois achever moi-même ce que j'ai commencé, c'est-à-dire faire mes malles... A l'ouvrage!...

76510

(*Allant à droite.*) Où mettrai-je ces bottines? dans ce coffre?... il est déjà plein jusqu'aux bords... et puis je froisserais mes robes de soie... Ah! ici, dans celle de Lucien, sur ses cravates... parfait! mes bottines ne seront pas foulées... (*A gauche.*) Et ce nécessaire? Mon Dieu, qu'on a de choses quand on déménage ou qu'on s'en va! C'est qu'il est bien lourd... si je le mettais encore dans la malle de Lucien? sur ses gilets? c'est cela... il en résultera peut-être quelques faux plis... Lucien est si bon, et après trois ans de mariage... (*Elle passe à droite près du guéridon.*) Oh! mon Dieu! ces trois ombrelles! cet écran, ce métier à tapisserie, ma petite bibliothèque de voyage... (*Elle regarde dans la malle où elle vient de mettre le nécessaire.*) Entre les gilets et les pantalons, il y a encore une petite place... bien petite... Allons, c'est cela! (*Elle se lève.*) Enfin, tout est embarqué! Ce n'est pas sans peine... (*Elle ferme la malle et passe à gauche en examinant les mets qui sont sur la table.*) Voilà, je l'espère, un bon petit déjeuner de son goût; n'ai-je rien oublié? les huîtres, les crevettes, le jambon anglais, le homard, un poulet... C'est que nous ne mangerons plus qu'à Forges. Forges!... (*redescendant la scène*) c'est notre dernier espoir, puisse-t-il ne pas être déçu! Ah! s'il se réalisait, quelle joie ce serait pour Lucien, pour mon oncle Fernand, et pour moi surtout!... Ce livre que Lucien m'a donné ce matin pour me distraire pendant le voyage, renferme, m'a-t-il dit, les principaux miracles que les eaux de Forges ont produits... Voyons... (*Elle s'assied, prend la brochure déposée sur le guéridon, et lit.*) « Les Eaux de Forges, leur antique renommée, la supériorité, les vertus de leurs propriétés minérales, suivi de la biographie de plusieurs femmes célèbres que ces eaux ont rendues fécondes. » (*A elle-même.*) Je n'ai jamais pu comprendre comment des eaux... Après tout, ce n'est pas pour rien qu'on les appelle les eaux merveilleuses. « Ouvrage instructif et moral. » Moral! cette dernière précaution me fait peur; dois-je continuer? Puisque mon mari le veut (*Continuant.*) « La reine Anne d'Autriche, après plus de vingt ans de mariage avec Louis XIII, ne lui avait pas encore donné d'héritier; vainement avait-elle eu recours aux prières, aux aumônes, aux pèlerinages. La douleur du roi et du peuple était grande, la couronne menaçait de passer à une branche cadette, lorsqu'un paysan de la Normandie, un laboureur de la paroisse de Forges, demanda à parler en secret à la reine. On lui fit attendre longtemps son audience; admis enfin devant la gracieuse Anne d'Autriche, il lui dit que sa stérilité cesserait si elle voulait prendre les eaux de Forges pendant quelques mois... Elle rit beaucoup du conseil et de l'ordonnance; le confesseur de la reine et son médecin ne rirent pas moins; mais le roi Louis XIII, qui n'avait jamais ri de sa vie, dit au paysan qu'il le ferait pendre si sa recette ne réussissait pas du premier coup, lui qui depuis vingt ans... Le printemps suivant, la cour alla à Forges, et trois mois après, la reine Anne... (*Floride est arrêtée par la difficulté de tourner le feuillet.*) Et trois mois après, la reine Anne... la reine Anne...

SCÈNE II.

FLORIDE, LUCIEN.

(*Lucien entre au moment où Floride dit pour la deuxième fois sa phrase. Il porte une boîte à pistolets de la main gauche, une autre boîte et deux caisses de cigares de la main droite, un énorme oiseau empaillé sous le bras.*)

LUCIEN.

Eh bien, la reine Anne, quelque temps avant la naissance de Louis XIV, fut passionnément aimée du cardinal Mazarin.

FLORIDE.

La réflexion vient fort à propos... (*Floride passe à gauche tandis que Lucien dépose à droite, sur le guéridon, les objets dont il est chargé.*) Je lisais ce livre que tu m'as prêté ce matin.

LUCIEN.

Crois-tu aux prodiges qui y sont racontés?

FLORIDE.

Je le commence à peine; cependant...

LUCIEN.

Allons, je gage que tu n'y crois pas!

FLORIDE.

Pardon, mon ami, mais j'aurais autant aimé que ce ne fût pas le directeur même de l'établissement des bains de Forges qui l'eût écrit.

LUCIEN.

Pourquoi cela?

FLORIDE.

Parce qu'il est intéressé plus que personne à vanter les effets curieux, merveilleux, prodigieux de ses eaux minérales; il vend la fécondité à trois francs la bouteille.

LUCIEN, *redescendant près du fond.*

Railleuse! tu éprouveras bientôt s'il a raison... Ah! si nous lui devions la joie d'un héritier! Tu sais que ton oncle Fernand veut que notre futur enfant, son futur petit-neveu, soit grand d'Espagne après lui.

FLORIDE.

En attendant, mon oncle est exilé, et il faudra qu'une révolution ait lieu en Espagne pour que sa grandesse lui soit rendue.

LUCIEN.

Il y aura très-prochainement une révolution en Espagne.

FLORIDE.

Tout exprès pour notre enfant qui est à naître.

LUCIEN *remonte à droite, prend ses boîtes à cigares, ouvre sa malle, et la voyant pleine, il se dirige vers celle de Floride, qui s'occupe du déjeuner pendant le dialogue qui suit.*

Mais où est-il donc, ton oncle?

FLORIDE.

Il vient de sortir.

LUCIEN.

Déjà! le ciel, il est vrai, invite ce matin à la promenade; on a regret à quitter Dieppe par un temps si beau.

FLORIDE, *courant fort agitée vers la malle.*

Que fais-tu?

LUCIEN, *posément.*

Je place mes caisses de cigares.

FLORIDE.

Sur mes robes!

LUCIEN.

Tu as bien mis tes bottines sur mes cravates.... (*Il dit le reste de la phrase en allant prendre sa boîte à pistolets et le vautour.*) Vois quels beaux cigares, panatellas supérieurs...

FLORIDE, *réparant le désordre causé par Lucien.*

Mon Dieu! mon Dieu! (*Au moment où Lucien, dont elle n'a pas suivi les mouvements, pose la boîte dans la malle, elle jette un cri.*) Ah!

LUCIEN.

Ce sont mes pistolets.

FLORIDE.

Sur mes chapeaux?

LUCIEN.

Ne crains rien, ils ne sont pas chargés.

FLORIDE, *passant.*

Mes chapeaux seront perdus!... En vérité! Que fais-tu encore?

LUCIEN.

Entre tes chapeaux et tes robes, je fais une petite place au superbe vautour que j'ai tué dans ma dernière chasse au bord de la mer.

FLORIDE.

Mais...

LUCIEN.

Verreaux, mon naturaliste, n'a pas eu le temps de le monter.

FLORIDE.

Ah!

LUCIEN.

J'aurais bien mis mes pistolets dans ma malle, mais j'ai vu la place prise par ton nécessaire...

FLORIDE.

Mon ami... (*Lucien prend la taille de sa femme et lui baise la main.*)

LUCIEN.

Ne te fâche pas, je vais tout réparer... Les cigares, les pistolets et le vautour resteront où ils se trouvent... (*Floride fait un mouvement.*) Mais ils seront sans danger pour le voisinage... (*Floride passe à gauche.*) Voilà !... Jamais, je crois, les baigneurs n'ont été en aussi grand nombre à Dieppe... Londres se dépeuple cette année ; on ne rencontre partout dans les rues de Dieppe que des Anglais et des Anglaises...

FLORIDE.

T'en plaindrais-tu ?

LUCIEN, *fermant la malle et revenant près de sa femme.*

Moi ! par ton long séjour en Angleterre, n'es-tu pas presque Anglaise, Floride ? et ce mélange de deux grandes nationalités réunis en toi n'offre-t-il pas à mes yeux, à mon cœur, un charme qu'il m'est plus facile de sentir que d'exprimer ?... (*Il l'embrasse au front.*)

FLORIDE.

Tu t'exprimes assez bien.

LUCIEN.

Tu trouves ?

UN DOMESTIQUE, *entrant.*

Une lettre, monsieur.

LUCIEN, *la prenant.*

C'est bien. (*Le domestique sort et ferme la porte.*) « M. Courberive. » Singulière suscription ! il n'y a ni monsieur ni madame... M. Courberive. *

FLORIDE.

D'où vient-elle ? (*Elle jette les yeux sur l'adresse.*) De Douvres.

LUCIEN.

Je ne connais personne à Douvres.

FLORIDE, *lui prenant la lettre des mains.*

C'est pour moi... (*Elle va vers le buffet.*)

LUCIEN.

Tu connais donc quelqu'un à Douvres ?

FLORIDE.

J'y ai été élevée, c'est quelque camarade de pension qui m'écrit... (*Elle met la lettre dans la poche de son tablier.*) Je lirai cela après déjeuner...

LUCIEN.

Pourquoi ne lirais-tu pas cette lettre tout de suite ?

FLORIDE, *prenant le couvert de service.*

Ne sais-je pas tout ce qu'une amie peut dire à une amie ? Au reste, j'aime à deviner sous leur enveloppe tous ces petits secrets qui n'en sont pas... Déjeunons-nous, mon ami ? (*Elle s'assied près de la table.*)

LUCIEN, *venant près de Floride et lui parlant à genoux.*

Oui, très-volontiers, et après le déjeuner nous partirons pour Forges... Que n'en sommes-nous déjà revenus et avec la certitude d'un héritier !... cette pensée m'occupe au point que je n'en ai plus d'autre... Un fils, un fils qui aura tous tes traits...

FLORIDE.

Mais non, je veux qu'il te ressemble.

LUCIEN.

Je tiens à ce qu'il ait tes beaux yeux noirs.

FLORIDE.

Je prétends, moi, qu'il les ait bleus comme les tiens.

LUCIEN, *se relevant.*

Le différend sera partagé ; il en aura un bleu.

FLORIDE.

A table ! à table !

* NOTE TRÈS-IMPORTANTE. L'acteur aura le plus grand soin, en lisant l'adresse de la lettre qu'on lui remet, de faire sonner l'M qui précède le nom de Courberive, et il ne rendra pas cette abréviation par monsieur ou par *madame*. Il doit lire tout simplement comme s'il y avait écrit : M. Courberive.

LUCIEN.

Oui, à table ! d'autant mieux que j'ai un appétit ce matin !... (*Il va au buffet et regarde sur la table.*) Ah ! le charmant déjeuner !...

FLORIDE.

N'est-ce pas ? C'est moi qui l'ai fait préparer.

LUCIEN.

Je reconnais bien là tes chatteries pour mes faiblesses... (*S'appuyant d'un bras sur l'épaule de Floride.*) Tu m'assures, chère amie, que ce n'est pas ma présence qui t'empêche de lire cette lettre ?

FLORIDE.

Ah ! ai-je quelque mystère pour toi ?

LUCIEN.

Il n'en faut qu'un pour commencer.

FLORIDE.

Heureusement, tu n'es pas sérieux en disant cela...

LUCIEN, *allant s'asseoir.*

Non, se piquer à propos de rien, d'une lettre écrite de Douvres à une amie de Dieppe !... Ces huîtres paraissent d'une fraîcheur... (*Il en offre une à Floride qui tend son assiette.*)

FLORIDE.

Ah ! tu as remarqué que cette lettre vient de Douvres ?

LUCIEN.

Tu viens de me le dire... D'ailleurs il serait difficile de ne pas le voir aux gros caractères rouges qui l'indiquent... Il n'y a pas de citron... (*Floride se lève et va prendre le citron sur le buffet.*) Au surplus, mon coup d'œil n'a pas été plus rapide que le tien ; n'as-tu pas découvert sur-le-champ que cette lettre t'était adressée par une amie de pension ?

FLORIDE, *debout, partageant le citron.*

Mais ne reconnaît-on pas l'écriture d'une amie ?

LUCIEN.

On a ordinairement deux ou trois cents amies dans un pensionnat... Quelle amitié particulière ne faut-il pas avoir pour distinguer une écriture sur deux ou trois cents autres ?

FLORIDE, *se versant à boire.*

Mon cher Lucien, je vais rire ; décidément tu deviens sérieux !...

LUCIEN, *prenant la main de sa femme au moment où elle va lui verser à boire.*

Non, mais raisonnable, car je suis prêt à me fâcher contre moi-même... Mon Dieu, parce qu'à mon avis, une femme n'a pas de meilleur ami que son mari... (*Il remet la bouteille dans le glacier.*) Parce qu'à mes yeux cette confiance en ménage est le ciel sur la terre, ce n'est pas là précisément une raison pour t'obliger, Floride, à colorer d'un prétexte spécieux le désir, fondé ou non, que tu as de ne lire cette lettre qu'après le déjeuner ; si tu t'es mal tirée du petit mensonge, c'est ma faute. Voyons, déjeunons-nous ?

FLORIDE.

Vous croyez donc que cette lettre renferme un secret ?

LUCIEN, *piqué.*

Vous ! Ah ! pourquoi me demandes-tu cela ?

FLORIDE.

Ne semblez-vous pas supposer que je puis avoir des secrets même avec d'autres qu'une simple amie ?

LUCIEN.

Mon Dieu, nul ne peut répondre des confidences que le premier venu se croit en droit de nous infliger.

FLORIDE, *s'éloignant.*

Je ne connais personne qui pût m'écrire dans cette intention !

LUCIEN, *face au public, jouant avec sa serviette.*

Je ne parlais pas de vous, Floride ; comme on vous blesse facilement en tirant au hasard !

FLORIDE.

Tant de gens ne touchent le but que de cette manière !

LUCIEN.

Encore faut-il avoir un but.

FLORIDE, *revenant près de la table.*

Vous mourez d'envie d'en avoir un.

LUCIEN.

Je craindrais de me tromper en nommant quelqu'un.

FLORIDE, *piquée.*

Quelqu'un !

LUCIEN, *se levant et venant près de Floride.*

Ce mot n'a pas absolument de genre en français... Dans tous les cas, ce serait à toi, meilleure que moi, à prévenir une erreur qui me rendrait peut-être ridicule.

FLORIDE.

Vous tenez donc beaucoup à me convaincre que cette lettre m'est écrite par un jeune homme ?

LUCIEN.

Beaucoup, non... (*Après un temps.*) Mais remettons-nous à table, puisqu'il est convenu que nous ne lirons cette lettre qu'après le déjeuner...

FLORIDE.

Soit ! (*S'asseyant à table tous les deux.*)

LUCIEN, *arrêtant Floride par le bras, au moment où elle va dépecer le poulet; il s'empare du couteau et découpe en parlant.*

Parmi les étrangers auxquels ton oncle, monsieur Fernand, ouvrait ses salons, au nombre de ces réfugiés espagnols admis dans la familiarité de votre intérieur à Douvres, d'où cette lettre t'est adressée, ne remarquait-on pas un jeune homme fort bien de sa personne (*Floride détourne les yeux*), intéressant par ses malheurs politiques, déjà capitaine à vingt ans, un peu poëte, très-sentimental ?...

FLORIDE, *vivement.*

Monsieur Almagiron est absent depuis deux ans, vous le savez !...

LUCIEN.

Justement...

FLORIDE, *à part.*

Absent !

LUCIEN.

Ce sont les absents qui écrivent...

FLORIDE.

Et il m'aurait écrit de Douvres ?

LUCIEN.

Peut-être, après un voyage un peu long...

FLORIDE, *à part.*

Bien long !

LUCIEN, *se versant à boire.*

Peut-être, disais-je, est-il de retour à Douvres, d'où il s'est empressé de t'écrire pour te faire savoir son arrivée. Voyons, ai-je deviné juste ?

FLORIDE, *malicieusement.*

Si je vous disais oui ! ne fût-ce que pour vous punir ?

LUCIEN.

Me punir ! (*Remettant la bouteille dans le seau.*) Tu me supposes jaloux de monsieur Almagiron ? Ai-je perdu tout souvenir du passé ? ne sais-je pas que lorsque je te demandai en mariage il y a trois ans, ton oncle (*il reprend le pain et coupe*) me répondit qu'un de tes compatriotes, monsieur Almagiron, s'étant mis sur les rangs, ainsi qu'un Anglais, monsieur Tornwall, il te laissait la liberté de faire un choix entre nous trois ?...

FLORIDE, *lui tendant la main.*

Et personne ne le sait mieux que toi...

LUCIEN.

Toi !.. Ah !

FLORIDE, *continuant.*

Ce ne fut ni monsieur Almagiron ni monsieur Tornwall que je choisis...

LUCIEN.

Voilà ce que je pourrais te rappeler moi-même, Floride, si tu m'attribuais trop ouvertement l'intention d'être jaloux de monsieur Almagiron... (*Lucien prend son verre et va pour boire.*)

FLORIDE, *lui retenant le bras.*

Si je te l'attribuais un peu cette intention ?

LUCIEN.

Espagnole, tu aurais pu un instant préférer un Français à un Espagnol, mais le piquant de cette singularité une fois épuisé, tu te serais laissée entraîner à quelque intérêt pour le compatriote malheureux.

FLORIDE, *piquée.*

Cette lettre de Douvres est donc de monsieur Almagiron ? Il y a un an, Lucien, que vous ne m'eussiez pas tenu un tel langage.

LUCIEN.

Tu en eusses ri, il y a un an.

FLORIDE.

Ainsi, votre persuasion est de m'avoir blessée par une accusation vraie ?

LUCIEN.

Je serais le dernier à le désirer.

FLORIDE, *s'animant.*

Décidément, vous me croyez aimée de monsieur Almagiron ?

LUCIEN.

Ce n'est pas là un crime.

FLORIDE, *idem.*

Et je l'aime, n'est-ce pas ?

LUCIEN.

Suis-je ton juge ?

FLORIDE.

Non, mais mon accusateur ! (*Elle jette sa serviette sur sa chaise et quitte la table.*)

LUCIEN, *se levant et passant derrière la table.*

Si c'est un besoin chez toi de te défendre, que puis-je y faire ?

FLORIDE, *traversant de droite à gauche.*

Ma défense en tout cas ne sera pas embarrassante... Je m'attachai à monsieur Almagiron par la pitié... c'était un proscrit, monsieur... Né à Cadix, ma patrie, il avait été dangereusement blessé en se battant contre les troupes du roi Ferdinand VII qui a ruiné ma famille.

LUCIEN, *se promenant à droite.*

La pitié était déjà de la reconnaissance.

FLORIDE.

Quoique Anglaise par mon éducation, quoique venue si jeune en Angleterre que je ne sais plus même la langue de mon pays, j'éprouvai de l'intérêt, de la sympathie pour ce jeune homme. Et à qui n'en a-t-il pas inspiré? (*Lucien s'assied près du guéridon.*) Monsieur Tornwall, dont vous parliez tout à l'heure, ne l'a-t-il pas envoyé à la Havane sur un vaisseau qu'il lui a donné? Monsieur Tornwall comprit, lui! tout ce qu'il valait, il en fit son ami, il le mena de Douvres à Londres, où il le présenta à ses sœurs, mes deux bonnes amies: miss Dorothée et miss Love; il essaya de le consoler des peines de l'exil par des distractions de son âge; il organisa des fêtes, des chasses, des courses au clocher: monsieur Tornwall fait un si brillant, un si noble usage de ses revenus... il est si bon, si loyal! Excellent jeune homme, il s'est vraiment conduit comme un frère avec monsieur Almagiron !

LUCIEN, *se levant en frappant sur le guéridon.*

Cette lettre, madame, est de monsieur Tornwall !

FLORIDE, *faisant un pas en arrière.*

Ah !

LUCIEN.

Oui, madame, c'est lui qui vous écrit ! (*Il se rassied.*)

FLORIDE, *allant à Lucien.*

Vous, ah ! — Ta jalousie est bien peu arrêtée.

LUCIEN, *se levant et se promenant.*

Vous vous trompez... Monsieur Almagiron, que vous avez aussi aimé peut-être, n'a été pour moi qu'un prétexte pour arriver, sans soupçon de votre part, à monsieur Tornwall, dont j'étais sûr que vous me parleriez avec cet entraînement, avec cette chaleur, cette effusion, si j'amenais avec un peu d'adresse la conversation sur lui... (*Avec chaleur.*) Monsieur Tornwall est venu, l'an passé, ici, à l'époque des bains...

FLORIDE, *rapidement.*

Te l'ai-je nié?

LUCIEN.

Me l'avez-vous dit?

FLORIDE, *de même.*

Me l'as-tu demandé?

LUCIEN, *de même.*

Est-il besoin de tout demander?

FLORIDE.

Quelle raison a-t-on de tout dire? (*Lucien remonte. — Floride descend; à part.*) Pourquoi ne le lui ai-je pas dit?

LUCIEN, *redescendant.*

M. Tornwall s'est présenté chez moi pendant mon absence?

FLORIDE.

Oui.

LUCIEN.

Il vous a accompagnée au concert?

FLORIDE.

Oui.

LUCIEN.

Et deux fois sur le bateau à vapeur qui promène les baigneurs dans la rade, deux fois, madame, deux fois!

FLORIDE.

Oui, oui, deux fois. (*Elle passe.*)

LUCIEN.

Et voilà l'amie de pension qui vous écrit de Douvres! (*Floride revient. — Lucien va vers la table.*) Je n'ai pas besoin maintenant de savoir le contenu de cette lettre, je le connais assez. (*S'asseyant à gauche sur la chaise de Floride.*) Voulez-vous que je vous le dise?

FLORIDE.

Si cela vous est agréable, monsieur.

LUCIEN.

Ah! de l'ironie, madame!

FLORIDE.

De la dignité, monsieur! (*Ils s'asseyent tous deux; après un silence on frappe, on frappe une seconde fois.*)

LUCIEN, *après un temps, brusquement.*

On frappe!

FLORIDE, *sèchement.*

C'est Antoine qui vient dire que les chevaux sont attelés. (*Élevant la voix.*) Antoine, nous ne partirons que dans une heure, à midi... qu'on ne dételle pas. (*A Lucien après un silence.*) Vous disiez...

LUCIEN.

Je disais que je sais mot pour mot ce que cette lettre de Douvres renferme.

FLORIDE, *à part.*

Que lui a-t-on dit?

LUCIEN, *avec chagrin et sans la regarder.*

On vous plaint à chaque ligne d'avoir un mari qui vous néglige, qui est toujours en voyage, qui vit à Paris, au milieu des plaisirs, tandis qu'ici vous périssez d'ennui, près d'un vieil oncle et dans une ville déserte les trois quarts de l'année. (*Se tournant vers sa femme.*) Vous savez que ce sont mes affaires, et non pas mes caprices, qui m'éloignent de vous.

FLORIDE, *se tournant vers lui.*

Ai-je jamais prétendu le contraire?

LUCIEN.

Vos amis se chargent de le dire pour vous; ils ajoutent que vous méritez qu'on vous plaigne; vous étiez née pour un meilleur sort; c'est un ami dévoué, constant, d'un attachement sans borne qui vous eût convenu... (*Floride se lève et va doucement vers son mari.*) Ah! comme il vous eût aimée celui-là! mais vous n'en avez pas voulu, vous lui avez préféré un homme léger, jaloux, soupçonneux, indigne de son bonheur.

FLORIDE, *s'appuyant sur son épaule.*

Il me semble que dans ce moment, tu ne serais pas loin de justifier les torts dont tu t'accuses avec tant de véhémence.

LUCIEN.

Vos moqueries cachent un trouble profond, madame.

FLORIDE.

Moi troublée! dis-moi plutôt si tu es calme, toi?

LUCIEN.

Si calme que je vous dirai la fin de cette lettre comme je vous en ai dit le commencement.

FLORIDE.

Eh bien! dites, monsieur... (*A part.*) Cette assurance...

LUCIEN, *se levant.*

M. Tornwall se rapprochera bientôt de Dieppe, il vous décidera, c'est son espoir, à faire un voyage en Angleterre, où vous attendent vos bonnes amies miss Dorothée et miss Love. Le prétexte sera votre santé...

FLORIDE.

C'est toujours la lettre qui parle?

LUCIEN, *touchant le bras de sa femme.*

La véritable cause, madame, ce sera l'amour.

FLORIDE, *surprise.*

L'amour! si je te donnais à lire cette lettre, je te convaincrais de la fausseté de tes suppositions... mais ce serait maintenant une faiblesse dont je rougirais plus tard pour toi, tu n'auras pas cette lettre.

LUCIEN, *impérieusement.*

Et si je l'exigeais, madame?

FLORIDE, *avec dignité.*

La voici! (*Elle tend une lettre à Lucien qui fait un mouvement pour la prendre.*) Mais n'oubliez pas qu'après l'avoir lue, il n'y aura plus rien entre nous.

LUCIEN, *à part, après une longue indécision.*

Beaucoup de femmes spirituelles emploient cette ingénieuse menace, qui leur réussit souvent, quand elles ne savent comment sortir de la position difficile où se trouve Floride. (*Haut.*) Vous supposez que plus vous vous placerez au bord de l'abîme, et plus j'hésiterai à le franchir avec vous.

FLORIDE.

Je vous prie de lire cette lettre!

LUCIEN.

Qu'il soit fait comme vous le désirez, madame, ou plutôt, comme vous ne le désirez pas... (*Impérieusement.*) Donnez-moi cette lettre!

FLORIDE, *blessée, jette la lettre sur le guéridon, puis remonte vers le fond, en disant :*

Je partirai dans une heure avec mon oncle Fernand.

LUCIEN.

Très-bien!

FLORIDE.

Je ferai mieux! (*Elle va sonner à gauche au fond tandis que Lucien se dirige vers le guéridon à droite; elle va ensuite à la croisée et dit au dehors :*) Postillon, je descends. Vous prendrez la route de Paris.

LUCIEN, *se tournant vivement et laissant tomber la lettre sur le guéridon.*

Paris!! vous allez à Paris?

FLORIDE, *mettant son chapeau et son châle.*

Oui.

LUCIEN.

Sans moi?

FLORIDE.

Sans vous.

LUCIEN.

Comme il vous plaira. Moi je persiste à aller à Forges.

FLORIDE.

Allez.

LUCIEN.

Quoique le but essentiel du voyage maintenant...

FLORIDE.

Je conviens qu'il vous est un peu plus difficile de l'atteindre.

LUCIEN.

Je me passerai d'héritier... (*Vivement et se tournant vers Floride qui passe à droite.*) Et vous aussi.

FLORIDE, *vivement.*

Naturellement. (*Floride se dispose à ouvrir la malle de Lucien où il y a les ombrelles, les bottines, et tout ce qu'elle y a mis.*)

LUCIEN, *lui prenant le bras et la faisant passer à gauche.*

Permettez, cette malle est la mienne. (*Il jette avec un dépit progressif les objets qu'il en tire.*) Votre écrin... vos bottines... madame.

FLORIDE, *jetant à son tour les objets placés dans sa malle par Lucien.*

Vos pistolets, monsieur.

LUCIEN.

Votre nécessaire, vos ombrelles, madame.

FLORIDE.

Vos cigares... (*Elle jette les boîtes en l'air.*)

LUCIEN.

Votre métier à tapisserie, votre bibliothèque de voyage. (*Il sème les volumes sur le parquet.*) Elle voyagera...

FLORIDE, *lançant le vautour du côté de Lucien.*

Et votre affreuse poule.

LUCIEN, *rattrapant l'oiseau et le posant sur la chaise près du guéridon.*

Avec fierté : Un vautour, madame.

FLORIDE, *après avoir fermé sa malle.*

Adieu, monsieur. (*Elle remonte au fond.*)

LUCIEN, *traversant à gauche.*

Adieu, madame.

FLORIDE, *à part, sur le seuil de la porte ; elle est émue.*

Il persiste à vouloir lire la lettre.

LUCIEN, *à part.*

Je crois qu'elle n'est pas aussi résolue qu'elle le fait paraître.

FLORIDE, *reprenant la lettre sur la table, avec hésitation.*

Vous ne la prenez donc pas?

LUCIEN, *ému, courant vers elle.*

Vous souffrez?

FLORIDE.

Pour vous.

LUCIEN.

Ces pleurs...

FLORIDE, *détachant son chapeau qu'elle laisse tomber à terre.*

Prenez-la, vous dis-je; que vous importe mes pleurs?

LUCIEN.

Accusent-ils une faute, un repentir?

FLORIDE.

Oui, une faute... celle de vous avoir aimé. (*Elle jette son châle sur le guéridon.*)

LUCIEN.

Floride !... (*A part.*) Mais si c'était une comédie qu'elle jouât ?... Les pleurs chez les femmes sont une arme comme la colère !... reculer, c'est me mettre pour toujours à sa merci... non... (*Haut.*) Je souffre plus que vous, madame, de la dureté, de la violence de mon action; mais je l'accomplirai... il le faut. Donnez-moi cette lettre. (*Floride va donner la lettre, elle la retire avec vivacité, et après avoir regardé attentivement la suscription, elle se met à rire aux éclats.*) Quelle est, madame, la cause de cette gaieté si subite?

FLORIDE, *riant toujours.*

Tu vas l'apprendre.

LUCIEN.

Mais tout de suite !

FLORIDE, *s'appuyant sur le dossier de la chaise.*

Ah! permets que je n'étouffe pas.

LUCIEN.

Oui, vous voulez gagner du temps afin de trouver un nouveau moyen d'échapper à une révélation terrible, madame!

FLORIDE, *riant toujours.*

Extraordinairement terrible, monsieur. Sachez que cette lettre ne vient pas de Douvres.

LUCIEN, *surpris.*

Elle ne vient pas de Douvres!

FLORIDE.

Non ; elle y passé comme toutes les lettres d'Angleterre destinées pour ce point du continent, mais elle a été mise à la poste à Plymouth.

LUCIEN, *stupéfait.*

A Plymouth?

FLORIDE.

Vois toi-même, dans cet angle de la lettre, ce timbre bleu effacé par le frottement... Plymouth.

LUCIEN, *voulant prendre la lettre.*

En effet!

FLORIDE, *avec intention.*

Plymouth où je ne connais personne, Plymouth où je ne suis jamais allée, Plymouth d'où personne n'a pu m'écrire.

LUCIEN, *avec anxiété.*

Plymouth!

FLORIDE.

La lettre *M* qui précède notre nom de Courberive, indique donc très-certainement que c'est à toi, non à moi qu'on écrit. Voici cette lettre. Je n'ai aucun désir, moi, d'en savoir le contenu.

LUCIEN, *prenant vivement la lettre qu'il met dans la poche extérieure et supérieure de son paletot, de manière à ce qu'un tiers de l'enveloppe soit visible.*

Oui, elle est pour moi... (*S'efforçant de rire.*) Le retour est singulier.

FLORIDE, *le regardant fixement.*

Très-singulier.

LUCIEN.

Si nous nous remettions à table...

FLORIDE, *très-sèchement.*

Je n'ai plus faim. (*Elle va s'asseoir près du guéridon à droite, et jette le vautour qui était sur la chaise.*)

LUCIEN, *se rapprochant de Floride, à part.*

Diable de lettre! va! (*Haut.*) Voyons, oublie, je t'en prie, tout ce qui m'est échappé de paroles maladroites... fâcheuses, inconvenantes... oh! très-inconvenantes... (*Il ramasse le chapeau qu'il pose religieusement sur le guéridon.*) J'avais tort, grand tort en te demandant d'être de moitié dans une confidence que franchement je n'étais pas appelé à partager. (*Il époussette avec son mouchoir, et replace avec le plus grand soin dans sa malle les bottines de Floride; puis il replace avec la même attention tous les objets qui sont à terre.*) Ces bottines sont d'un goût parfait.

FLORIDE.

Je ne me suis pas opposée un seul instant à ce partage.

LUCIEN.

Pour l'honneur des principes; au fond, tu n'y tenais guère.

FLORIDE.

J'y tenais au contraire, (*elle se lève et passe*) et beaucoup, vos procédés seulement... (*S'appuyant sur la chaise de la table.*) Oui, pour le bonheur commun du ménage, je desirais que vous laissiez cette lettre; il est si beau, vous l'avez dit vous-même, Lucien, de voir réciproquement dans les profondeurs de sa vie.

LUCIEN, *remettant encore dans sa propre malle les ombrelles de Floride.*

Ces deux ombrelles et cette marquise ne tiennent presque pas de place.

FLORIDE.

La confiance en ménage c'est le ciel sur la terre.

LUCIEN, *tirant sa montre.*

Midi, notre départ pour Forges.

FLORIDE.

Ne sont-ce pas vos propres paroles?

LUCIEN, *regardant encore l'heure.*

Une heure bientôt; nous n'arriverons jamais.

FLORIDE.

Vous disiez encore...

LUCIEN.

Attacherais-tu par hasard quelque curiosité à savoir ce qu'on m'écrit de Plymouth?

FLORIDE.

Mais...

LUCIEN.

Mais non!

FLORIDE.

Mais si! Je sais qu'un pareil désir a presque l'air d'une vengeance.

LUCIEN, *qui s'est approché.*

Les Anglaises ne sont pas vindicatives.

FLORIDE, *le regardant, et regardant aussi la lettre.*

J'étais Espagnole tout à l'heure. Mais, dites-moi, Lucien, Plymouth, est-ce une jolie ville?

LUCIEN.

Oh!... il y a un archevêque.

FLORIDE, *épiant toujours la lettre.*

N'étiez-vous pas reçu dans une famille de méthodistes?

LUCIEN, *à part.*

Ces questions...

FLORIDE.

Les jeunes filles élevées dans cette religion sont ordinairement très-sentimentales. (*Elle passe à la gauche de Lucien.*)

LUCIEN.

On le dit.

FLORIDE.

Miss Sophia ne dément pas cette bonne opinion. (*Elle va pour prendre la lettre qui est dans la poche de Lucien; celui-ci, qui a deviné l'intention, la met entre les boutons de son gilet.*)

LUCIEN.

Ah! tu as entendu parler de miss Sophia?

FLORIDE.

Oui, monsieur, beaucoup; elle a une fort jolie taille.

LUCIEN.

Chère amie, je pense au nom que nous donnerons à notre fils.

FLORIDE, *avec dépit.*

Son front est élevé.

LUCIEN.

Il y a des noms si bêtes! Athanase par exemple.

FLORIDE.

Ses cheveux très-noirs.

LUCIEN.

Si nous le nommions Charlemagne...

FLORIDE.

Ses yeux...

LUCIEN.

Napoléon.

FLORIDE, *traversant indignée.*

Ah!

LUCIEN.

Fernand, comme son oncle, veux-tu?

FLORIDE.

Un jeune homme que vous connaissez très-particulièrement l'aima avec exaltation.

LUCIEN.

C'est un roman.

FLORIDE.

C'est une histoire; miss Sophia aima passionnément aussi ce jeune homme. (*Elle s'empare de la lettre, et met la suscription sous les yeux de Lucien.*) Ne trouvez-vous pas que cette écriture est d'une femme?

LUCIEN, *reprenant la lettre, qu'il met dans la poche de son pantalon.*

En Angleterre, tout le monde écrit de la même manière : procédé américain.

FLORIDE.

Miss Sophia donc...

LUCIEN, *s'éloignant.*

Comme tu en sais long sur elle!

FLORIDE.

Ah! cela vous fatigue?

LUCIEN, *traversant.*

Floride!

FLORIDE, *le suivant.*

Préférez-vous que je vous parle de mademoiselle de Saint-Paul, pour laquelle vous avez eu deux duels?

LUCIEN.

Qui donc n'a pas eu deux duels?

FLORIDE, *s'animant.*

Ou de madame de Vercelli, cette belle veuve qui vous ramena ou que vous ramenâtes de Turin?

LUCIEN.

Mais c'est une trahison...

FLORIDE, *de plus en plus exaltée.*

Ou de mademoiselle d'Aigremont, ou de mademoiselle de Malivor, ou de madame...

LUCIEN, *se tournant vers elle.*

Assez! assez!

FLORIDE.

Alors, laissez-moi donc vous parler de miss Sophia qui vous a écrit cette lettre! de miss Sophia qui fut jouée par un jeune homme... par un jeune homme qui l'abandonna, qui vint à Douvres où il se maria : et miss Sophia devint folle.

LUCIEN, *à part.*

Ciel!

FLORIDE.

Seriez-vous ce jeune homme qui a fait perdre la raison à la jeune méthodiste? Voilà comme vous étiez sincère quand vous me disiez que j'étais la première femme aimée de vous... j'étais votre vingtième premier amour, monsieur; il y a des abîmes dans votre passé, monsieur; je le savais, je n'en disais rien, pauvre martyre! mais puisque vous m'avez soupçonnée... Vous ne répondez plus! suis-je Anglaise ou Espagnole en ce moment? faut-il que je vous dédaigne... (*le faisant retourner devant elle*) ou que je vous poignarde?

LUCIEN, *avec douceur.*

Viens! viens plutôt près de moi, Floride, donne-moi ton bras, et mari et femme qui s'honorent, ami et amie qui s'entendent comme aux premiers jours de leur union, lisons ensemble cette lettre de miss Sophia.

FLORIDE, *avec triomphe.*

Ah! vous convenez donc...

LUCIEN, *d'une voix résignée.*

Ta conviction est si forte...

FLORIDE.

Lisons.

LUCIEN, *avec instances.*

Mais d'avance, tu pardonnes?

FLORIDE.

Encore une fois, lisons.

LUCIEN, *encore plus suppliant.*

Mais...

FLORICE.

Lisons...

LUCIEN; *il brise le cachet; après l'avoir brisé, l'enveloppe tombe à terre, et il reste avec la lettre à la main.*

Quoi! une seconde enveloppe!

FLORICE, *rapidement.*

Brisez-la!

LUCIEN, *riant aux éclats en s'asseyant.*

Lis!

FLORIDE, *lisant.*

« A monsieur ou à madame de Courberive, pour remettre » très-secrètement à M. Fernand, ancien membre des Cortès. » Communication politique. »

LUCIEN.

Ainsi cette lettre n'était ni pour toi...

FLORIDE.

Ni pour toi. (*Tous deux rient aux éclats.*)

LUCIEN, *à part, en se levant.*

Ah! j'ai trop parlé... si j'avais su...

FLORIDE, *à part.*

Encore un peu!... (*Haut.*) Tout ceci est bien surprenant

LUCIEN.

N'est-ce pas?

FLORIDE.

Et si le chevalier Almagiran vivait encore...

LUCIEN, *vivement.*

Il est mort!

FLORICE.

A la Havane, il y a six mois... tu as été jaloux d'un mort! Mais miss Sophia...

LUCIEN.

Elle ne m'aima plus.

FLORIDE.

Et la preuve?

LUCIEN.

Elle a recouvré sa raison : l'ingrate!

FLORIDE, *avec effusion.*

Quant à M. Tarnwall...

LUCIEN, *l'arrêtant.*

Assez, Floride; tu es une femme adorable, et je ne t'ai jamais tant aimée... Antoine remettra cette lettre à ton oncle; viens partons.

FLORIDE, *lui rendant la lettre.*

Lucien, tu me feras lire désormais toutes celles que tu recevras, n'est-ce pas?

LUCIEN.

Et toi?

FLORICE, *dans les bras de son mari.*

Je te ferai lire toutes les miennes.

LUCIEN.

Tu me le jures?

FLORICE.

Oui!

LUCIEN.

Sur quoi?

FLORIDE.

Sur la tête de notre premier enfant.

LUCIEN *la regarde, puis l'embrasse avec amour.*

Partons vite pour Forges. (*Il va chercher le chapeau de sa femme, celle-ci ramasse le vautour et le lui donne en faisant la révérence.*) Il voyagera sur mes genoux.

FIN.

Paris. — Typ. Morris et Comp., rue Amelot, 64.